

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 81

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Jeannie
Autor: Barancy, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257000>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

L'industrie des fleurs

Été, saison charmante des fleurs ! Les apprécions-nous assez dans nos campagnes, dans nos petites villes, où nous pouvons les cueillir pour ainsi dire à chaque pas ? Il faut aller à Paris pour savoir ce que valent les fleurs, jusqu'où est poussée l'industrie gracieuse des fleurs !

Il se vend à Paris, dans le courant d'une année, une moyenne de 15 millions de fleurs cultivées en banlieue et provenant surtout des départements du Midi. Les Halles centrales reçoivent annuellement pour 9 millions de francs de fleurs coupées. On compte environ 30 millions de roses, 72 millions d'œillets, 6 millions de bouquets de violettes, des masses de 6 mimosas et fleurs de toutes sortes. On a vendu l'année dernière aux Halles pour 1.500.000 francs de roses, 2.300.000 francs d'œillets, 500.000 de violettes et 300.000 francs de mimosas, etc. M. de Faville donne ces chiffres dans une intéressante chronique des *Débats* et ajoute :

Comme les plantes ont une durée de floraison très limitée, le marché de Paris se trouverait rapidement démuní si l'ingéniosité des horticulteurs n'avait trouvé différents moyens de produire à contre-saison des fleurs coupées et des plantes fleuries. Ils ont recouru à diverses méthodes. Le premier moyen, c'est le forçage calorifique, soit le chauffage de boutures sous châssis ou dans des serres, ce qui permet d'avoir des fleurs dès la fin de l'hiver. Il en est un autre très curieux et qui est tout récemment utilisé. Il consiste à soumettre les plantes et les boutures à la chloroformisation ou à l'éthérification. On répand autour des plantes,

sous une cloche ou dans une caisse, des vapeurs d'éther ou de chloroforme. Sous l'influence de ces vapeurs, les végétaux subissent une modification singulière ; il leur eût fallu des mois pour donner des feuilles et des fleurs ; au contraire, après l'opération, ils deviennent aptes à subir le forçage calorifique et à fournir des produits dans un délai très court.

Mais le procédé le plus répandu aujourd'hui consiste à placer les bulbes ou les plantes dans une chambre frigorifique. Le régime au froid hâte la floraison, ce qui semble paradoxal. C'est que, comme pour la chloroformisation, on arrête ainsi toute manifestation de la vie végétale, on oblige le végétal à se reposer et on le prépare par la stabilisation à reprendre ensuite, à sa sortie du froid, une activité spéciale. Le séjour dans la chambre frigorifique détermine un retard qui peut dépasser plusieurs mois et permet la floraison à l'époque qui a été choisie d'avance.

C'est ainsi, par exemple, que l'on oblige les mugnets à ne fleurir qu'en décembre ou en janvier. Les griffes de muguet sont mises en emmagasinage frigorifique et ensuite soumises à la chaleur des serres. A Hambourg, le commerce de ces mugnets se chiffre annuellement par plusieurs millions de francs ; de même à Berlin, Dresde, etc., où l'on a établi de puissantes installations frigorifiques. On y pousse le froid jusqu'à 3 et 5 degrés au-dessous de zéro, sans geler les plantes. On expédie ensuite des milliers de caisses renfermant chacune 2.500 à 3.000 griffes de muguet. La France est tributaire de l'étranger pour cette application du froid.

On a installé en Angleterre des établissements considérables affectés au traitement

par le froid de nombreuses plantes d'espèces variées. Il existe une section japonaise qui reçoit les bulbes de lis, une section allemande qui reçoit les griffes de muguet, une section hollandaise consacrée aux azalées et arbustes, une section anglaise pour toutes les plantes du pays. C'est dans ces entrepôts que l'on va puiser, à certaines époques, de grandes variétés de lis, d'hortensias, de roses, etc. Chaque plante réclame des soins particuliers, une température déterminée et une atmosphère plus ou moins humide. Ainsi, les azalées réclament de l'air relativement humide et on le leur fournit en plaçant dans les chambres des bâches mouillées ou encore des morceaux de glace dont la fusion lente à 2 degrés produit aisément une évaporation suffisante.

On essaye en ce moment, non sans succès, de reproduire la flore des glaciers. Ces plantes se développent sur une très faible couche de terre arable. Le sol réchauffé dans le jour par le soleil n'est dégelé qu'à une faible profondeur. On imite assez facilement les conditions dans lesquelles prospèrent ces plantes délicates en recouvrant simplement des plaques refroidies et enduites d'une petite épaisseur de glace d'une faible épaisseur de terre végétale. Les racines rampent, pour ainsi dire, sur la glace fondante comme aux sommets des montagnes.

Or, non seulement les installations frigorifiques servent à préparer les plantes qui doivent fleurir à des époques choisies, mais on les utilise à la conservation même des fleurs. Dans une simple glacière, M. Mercier, professeur d'horticulture dans la Côte-d'Or, a conservé pendant quarante jours toutes les fleurs de notre pays, et plus particulièrement des boutons et des fleurs d'o-

— D'ailleurs, ajouta l'autre, personne ne te donnera tort. On sait bien que tu es pauvre et qu'avec ton père aveugle qu'il te faut soigner, tu ne peux pas encore prendre la charge de ce petit.

Elle désignait l'enfant.

— On dit qu'ils sont très bien à l'hospice, reprit la première. Et puis quoi, après tout, ta sœur ne t'aimait pas tant et ne se conduisait pas si bien pour que tu t'embarrasses de son marmot. Place-le et ne te fais pas de bile. A quoi ça sert de se faire de la bile ? Vrai, il vaut mieux ne faire ni une ni deux et, de ce pas, porter l'enfant à l'assistance.

La passeuse, en approchant sa barque autour de laquelle l'eau clapotait, interrompit les commères, et toutes deux se séparèrent alors de celle à qui elles s'adressaient.

— Allons, Jeannie, au revoir et bonne chance ! dit l'une.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 1^{re}

JEANNIE

par Jean Barancy

I

L'automne commençait, un bel automne clair et tiède, mais déjà cependant l'herbe jaunissait à l'orée des bois, et les feuilles rouillées, se détachant des chênes et des hêtres, tombaient comme de grands papillons aux ailes lasses. Un peu de mélancolie flottait dans l'air avec le brouillard léger de ce matin d'octobre ; puis, tout à coup, voici que le brouillard se déchira comme un voile et que le soleil se montrant, toute chose s'illumina comme aux jours rayonnants de l'été, là surtout, au bord de la rivière bordée de prairies où des bœufs commençaient à pai-

tre, et où des canards, sortant de l'eau, lisaient leurs plumes mouillées. Le ciel, qui n'avait plus son azur éclatant et immuable des jours chauds, le ciel d'un joli gris blenté d'une douceur exquise, semblait envelopper toute la campagne de sa clarté d'opale, et la petite rivière, miroitante et changeante, scintillait entre la tombée des branches d'aulnes qui l'enserrait, comme si elle eût roulé des paillettes dorées.

Soudain, le silence de ce coin rustique, un peu éloigné du village, fut troublé par un appel lancé à la passeuse, de l'autre côté de la rivière, et trois paysannes apparurent au détour d'une sente, continuant la conversation commencée, une seconde interrompue.

— Va, suis notre conseil, ma pauvre fille, disait l'une, à demi tournée vers celle qui marchait derrière elle, portant un petit enfant dans ses bras.

ranger, dont la fragilité est bien connue. Dans les magasins frigorifiques, il suffit de mettre les plantes à l'abri de la lumière, de la lumière violette surtout, au moyen d'écrans rouges, et de ventiler constamment et légèrement, ce qui prévient le développement des micro-organismes et des moisissures. L'air doit être aussi maintenu un peu humide, au degré hygrométrique d'environ 85 0/0. Le parfum très atténué pendant l'exposition au froid reprend toute sa force après quelques heures de séjour à la température normale. Les fleurs coupées aussi, depuis plus d'un mois, placées dans l'eau, dureront à peu près le même temps que si elles venaient d'être cueillies. La température d'emmagasinage la plus favorable, semble être de 2 à 3 degrés centigrades.

On réussit très bien à conserver plus d'un mois les bouvardias, dahlias, giroflées, glaïeuls, jacinthes, œillets, lis en boutons, pâquerettes, tulipes. On a conservé près de trois mois des pivoines en boutons. Certaines fleurs, le lilas, par exemple, sont réfractaires au procédé.

On peut se demander, après ces résultats, comment le froid ou le chloroforme en arrêtant la vie végétative, peut par contre-coup donner ensuite une activité particulière aux plantes et hâter leur pousse et leur floraison dans un milieu convenable. M. Ch. Lambert, dans une étude très complète sur « l'Etat actuel de l'industrie frigorifique », vient d'exposer une théorie ingénieuse qui jette de la lumière sur ces phénomènes et que nous pouvons résumer en quelques lignes.

La sève, qui apporte à toutes les parties du végétal ses éléments de croissance, est chargée de matériaux multiples, albuminoïdes, sels divers. La cellule fixe plus ou moins ces substances, et quand vient la saison froide, ces substances par refroidissement se précipitent, quittant la sève et restent emprisonnées dans les couches ligneuses. On peut distinguer facilement l'accroissement annuel d'un arbre. La sève, en quelque sorte épurée, n'est plus que de l'eau presque pure, et quand les conditions de température et d'humidité seront devenues convenables au printemps, les phénomènes osmotiques se produiront à nouveau avec d'autant plus d'énergie que l'eau aura été

débarrassée des éléments organiques de l'année précédente. L'eau puisera dans le sol les éléments solubles, la vie microbienne s'y développera pour donner naissance à tout le processus habituel de la vie des végétaux.

C'est donc en hiver, précisément au moment où l'on considère l'arbre en plein repos, que s'effectuent la purification de la sève et les dépôts qui font le bois, la matière ligneuse dont l'industrie humaine tire tant de parti. L'emmagasinage des végétaux en chambre froide remplace l'hiver. « Nous utilisons, dit M. Lambert, un moyen intensif de produire artificiellement la réaction épuratoire de la sève nécessaire à une nouvelle période de la vie du végétal, et c'est à cela que se borne l'action reconnue nécessaire du froid et de la légère dessiccation qui l'accompagne dans les chambres frigorifiques. » Il est de fait que tout le monde a remarqué qu'après un hiver froid, la végétation se manifeste avec plus d'énergie qu'après un hiver tempéré.

On s'explique alors, ajoute M. Lambert, qu'une plante de forcerie : cerisier abricotier, vigne, puisse, même après une première récolte et nouveau traitement frigorifique, donner sinon une, deux nouvelles récoltes dans la même année, tout simplement parce que l'hiver artificiel aura été chaque fois réalisé dans des conditions de rapidité suffisantes.

La concentration de la sève par le froid jusqu'au moment de la saturation et du dépôt des sels empêche évidemment la congélation à des températures au-dessous de zéro, de 5 degrés et au delà ; mais si le froid augmente et détermine l'épuration complète des liquides, l'eau résiduaire gèle et les cellules éclatent.

La Première Communion de Pierron

(Suite)

Le jour même où il eut achevé ses quarante-huit heures de salle de police, Pierron buta dans l'escalier ; il portait des gamelles et, ne les voulant pas lâcher, s'en vint rou-

ler jusqu'à la dernière marche ; on le releva avec une sérieuse contusion à la jambe et on le transporta aussitôt à l'infirmerie.

L'infirmerie lui parut plus confortable encore que la chambrée, où il avait appris comment la plupart des humains dorment dans un lit ! Il se trouvait bien et souhaitait qu'on le laissât le plus longtemps.

L'infirmerie était grand et mince, moins anguleux que le sergent. Ses façons surprenaient Pierron, qui cependant n'allait pas loin en psychologie ; il suivait tous ses mouvements avec ses grands yeux de sauvage.

Le surlendemain, l'infirmerie rompit le silence qu'il observait vis-à-vis de son malade et, d'une voix très douce, demanda :

— Voulez-vous que j'écrive à votre mère ?

C'était la première fois que quelqu'un disait « vous » à Pierron ; lui n'avait jamais tutoyé personne. Il éprouva une fierté... Puis, tout à coup, il eut la pleine compréhension de la question.

Il leva les yeux.

— Ma mère ! ma mère ! répéta-t-il.

Et, peu à peu, un air stupide se répandant sur son visage, il prononça par petites saccades :

— Oui, j'avais une mère autrefois, le gendarme l'a dit, j'ai cru que je m'en souvenais... je ne me souviens plus.

L'infirmerie le regardait à son tour avec stupéfaction, mais il reprit, la voix tranquille, consolante :

— Votre pauvre mère est morte il y a longtemps... Elle est dans le repos, elle est heureuse, elle prie pour vous...

Elle prie pour vous !

Le caré de là-bas, jadis, avait parlé de prière... De cela, il se souvenait...

Pourquoi l'infirmerie disait-il les mêmes choses que le curé ?

— Qui a pris soin de vous ?

La question résonna sans réponse, puis enfin Pierron se décidant répondit :

— Personne.

L'infirmerie se pencha davantage, tandis que le voisin de lit, le visage froncé d'un rictus, s'appuyait sur le coude pour écouter.

— Cependant, vous avez fait votre Première Communion ?

— Je ne sais pas ce que c'est... et pourtant...

Il s'arrêta net. Il revoyait la porte entre-

laient bien lui donner à faire, des raccommodages plus souvent que des choses neuves, elle arrivait à gagner de quoi subvenir à leur pauvre vie.

Et voici que, maintenant, sa sœur venant de mourir dans un village voisin, où elle s'était mariée contre l'assentiment du père, et où, paraît-il, devenue veuve, elle ne se conduisait pas de manière exemplaire, voici qu'on lui avait apporté l'enfant qu'elle laissait et que, d'un commun accord, tout le monde lui conseillait de confier à l'hospice. Or, cela aussi elle se refusait, et bien qu'il fût laid et qu'en le lui apportant les voisins de sa défunte sœur ne lui eussent rien laissé pour lui que des nippes usées et malpropres, elle ne maugréait pas contre le sort toujours triste pour elle, à l'âge où, pour les autres, il se montre toujours éminent ; car, malgré ses vingt-deux ans, et quoi qu'elle fût tout plein joliette, aucun prétendant n'avait encore demandé sa main.

Hélas ! cette main travailleuse, infatigable dans son activité, n'apporterait aucune dot le jour des épousailles, et alors Jeannie ne trouverait pas à se marier.

Elle le comprenait bien et en prenait son parti.

(A suivre.)

— Va à l'hospice ! ajouta l'autre, c'est encore le plus court.

Puis elles montèrent dans le bateau, et Jeannie resta debout à la même place, regardant le sillage qu'il laissait derrière lui et croyant toujours que les femmes lui feraient un dernier signe d'amitié. Mais, ayant atterri, elles traversèrent la saulée en face, s'enfoncèrent sous les arbres, et leur silhouette disparut sans qu'elles se fussent retournées une seule fois.

Alors Jeannie revint sur ses pas et se dirigea vers le village peu distant. Elle marchait lentement, les yeux fixés à terre. L'esprit absorbé, et tenant toujours dans ses bras, serré contre sa poitrine, l'enfant qui cependant eût pu marcher.

Une femme qu'elle rencontra avant de rentrer chez elle l'accosta, lui parla, et força le petit à la regarder.

— C'est ça le seul héritage de ta sœur ? lui dit-elle avec une moue dédaigneuse. Je m'attendais à mieux pour toi... Qu'est-ce que tu vas en faire ! Il n'est pas beau, tu sais ! Tu le mettras aux assistés, pas vrai ?

— Je ferai ce qu'il me plaira ! répondit Jeannie en fronçant ses sourcils.

La femme haussa les épaules.